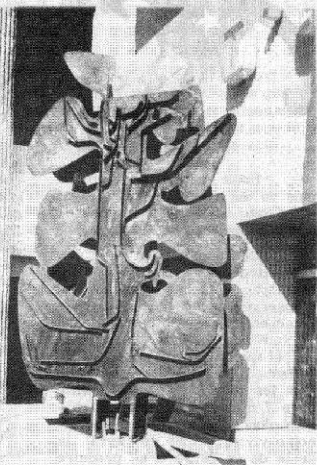


Oeuvre de Etienne Blanc

à l'entrée

de la Caisse d'Epargne

de La Seyne



Le 21 février, Etienne BLANC a installé, avec l'aide d'un maçon, une fontaine, qui s'élève devant la façade ouest du nouvel immeuble de la Caisse d'Epargne de La Seyne-sur-mer, dû aux architectes Parente et Sauzet.

L'œuvre d'Etienne Blanc est une sculpture en maillechort (alliage de cuivre, nickel et zinc) de quatre mètres de hauteur et d'un poids de trois cents kilos environ.

De part et d'autre de l'axe vertical (un parallépipède droit), l'artiste a soudé et couplé les plaques de métal, dont il a obtenu des formes généralement trapézoïdales de différentes dimensions, - les plus grandes étant à la base de la sculpture. Elles peuvent évoquer les pétales irréguliers de quelque fleur géante. Teintées à l'acide sulfurique, elles livrent une lumière qui chatoie dans les bruns, les terres et les ors. Les plaques sont traversées de bandes de métal, de rebords, qui disperseront en la disciplinant la pluie artificielle.

Le rapport des formes et des surfaces, justement pensées selon la verticale, l'horizontale et la profondeur, exactement équilibrées, les jeux végétaux et terriens de la couleur, donnent à l'œuvre d'Etienne Blanc son élégance, une élévation au sens que ce terme a dans l'art de la danse.

Le maçon a vu dans cette fontaine un arbre de Noël. Sans doute, Un arbre de Noël qui danse, que l'eau et la lumière feront miroiter et chanter.

P. C.

UNE CONFERENCE de Bernard BLANC

sur MONTAIGNE et "LES ESSAIS"

(14 décembre 1972)

Proposer une lecture nouvelle des ESSAIS de Michel de Montaigne (1533-1592), sur lesquels on a tant écrit, aboutir à une intelligence plus vaste et plus précise qui accroisse le plaisir de les fréquenter, telle est la gageure qu'a tenue Bernard Blanc, jeudi dernier, lors de la conférence de la société méditerranéenne de philosophie.

Bernard Blanc, agrégé de l'Université, professeur de philosophie à Toulon, a posé, tout de suite, les questions auxquelles il devait minutieusement répondre, en les analysant l'une après l'autre et en montrant ensuite leur alliance :

"Quelles fonctions remplissent les ESSAIS pour Michel de Montaigne ? Comment fonctionnent les ESSAIS ?"

Quelles fonctions ? Si nous anticipons quelques conclusions, nous voyons Bernard Blanc déclarer que les ESSAIS ne sont pas pour Michel de Montaigne l'équivalent d'un fils, comme il arrive chez certains écrivains : qu'ils ne constituent pas une œuvre qui compenserait ce que la vie aurait refusé ; qu'ils ne sont pas, non plus, une justification de l'existence.

A cette fin, Bernard Blanc examine "le jeu des thèmes et

le jeu des textes", jeux qui se recourent et se fortifient l'un l'autre. L'idée fondamentale qui anime le miroitement des thèmes et des textes est l'idée de passage. "Les autres forment l'homme, dit Montaigne, je le récite. Je ne peints pas l'être. Je peints le passage ..." (Livre III, chap. II).

Ce récitant est "un être ondoyant et divers". Peut-on décrire ce qui onde, ce qui est sans cesse autre ? C'est ce que va tenter consciemment Montaigne, et comment ?

Comment le peint-il ? Comment réaliser ce projet qui propose tant de difficultés ? Montaigne en assume les contradictions, et, après avoir médité sur la curiosité et fait l'apologie de la nonchalance, il recherche "le plaisir non dans ce que vise le désir, mais dans le désir lui-même ... et le sens non dans ce que vise le signe (ce que visent les mots) mais dans le signe lui-même", dans l'écriture.

Dès lors "les thèmes philosophiques et moraux de la pensée de Montaigne sont le siège, en permanence, d'une réduction et d'un renouvellement du sens".

L'écriture va être elle aussi ondoyante. Les ESSAIS sont faits de micro-textes ; si on les regarde en face, ils ont un sens qui ne laisse pas de place au doute ;

mais, à les regarder d'une "vue oblique", à les lire sans s'arrêter en chemin, on s'aperçoit qu'aucun micro-texte n'a autorité sur un autre, ne fixe pas un sens définitif.

MONTAIGNE ET LA LANGUE

Bernard Blanc considère que "la caractéristique centrale de la situation de Montaigne" est d'être "un être sans mère et sans langue maternelle". Notons seulement que dans les ESSAIS Montaigne ne parle jamais de sa mère, et même dans un chapitre auquel il veut lui rendre hommage, il s'occupe exclusivement des relations entre père et fils.

Quant à la langue, c'est la langue latine, la seule qu'il a entendu parler pendant ses six premières années. C'est là sa langue paternelle, et pourtant il ne la parlera jamais ! Mais Montaigne sera toujours reconnaissant envers son père de lui avoir fait enseigner le latin, de lui avoir fait donner une éducation non répressive et d'avoir ainsi permis que Michel ait dans la vie une attitude qui soit, presque en tous points, le contre-pied de celle du père, et, en particulier Michel de Montaigne ne souhaite pas avoir des fils, ni, d'ailleurs, des enfants.

DE L'AMOUR

Bernard Blanc présente alors des observations d'un très grand intérêt. Le latin est pour Montaigne la vraie langue, "c'est par essence la langue de la poésie et de l'amour, de la poésie amoureuse". Montaigne s'étonne qu'on ne parle point de "l'action génitale", à propos de laquelle, et pas seulement en citant les poètes latins, il fait des remarques surprenantes. Dans le cours de cette réflexion, Bernard Blanc présente les idées de Montaigne

sur les femmes. Il les tient en haute estime, comme en témoignent les pages "Sur des vers de Virgile" ; elles parlent la langue naturelle et silencieuse du désir ; il a autant souci de leur plaisir que de leur esprit. Mais cette considération ne s'applique pas à la femme dans le mariage, qui pour Montaigne est antagoniste de l'amour.

Au contraire de la langue latine, la langue française ne peut pas être celle de l'amour. Elles s'opposent, autant que l'amour et la sexualité s'opposent au mariage.

DE L'AMITIÉ

L'amitié elle aussi est silencieuse, elle est dans un sens la langue naturelle. Elle est, pour Montaigne, "la seule réalité qui échappe au passage" et aux contradictions qu'il recèle. Mais l'ami meurt, après une amitié qui n'a duré que quatre ans. Mais cette amitié ne meurt pas. D'abord, Montaigne pense que l'amitié et l'amour sont inconciliables. Pourtant, il se demande si un amour qui aurait aussi les valeurs de l'amitié n'est pas possible : "une telle accointance libre et volontaire, où non seulement les âmes eussent cette entière jouissance, mais encore où les corps eussent part à l'alliance où l'homme fut engagé tout entier..." Montaigne en doute, mais la publication des ESSAIS suscite en Mlle de Gournay un être dont les qualités sont telles qu'elle représente à Montaigne ce qu'aurait pu cette "accointance".

Dans la dernière partie de son exposé, Bernard Blanc reprend en détails le jeu des thèmes et des textes, dont nous avons parlé plus haut, ce qui lui permet d'éclairer le fonctionnement des ESSAIS.

P.C.

LE TRAGIQUE

EST-IL UN CONFLIT

ENTRE LA LIBERTE

ET LE DESTIN ?

Une conférence de M. J. QUÉRON

à la Société Méditerranéenne de Philosophie (9 janvier 1973)

Le Tragique est-il un conflit entre la liberté et le destin, telle est la question que M. Jacques Quéron a posée dans la conférence qu'il a faite, mardi dernier, pour la société méditerranéenne de philosophie, et l'office municipal de la culture et des arts et dont le titre était : "Le penseur tragique et la pensée nietzschéenne".

Le tragique est un mode de notre vie. Il est évidemment présent dans la tragédie. Il est vécu par le héros. Mais le héros, incarnation du tragique, n'est pas le penseur du tragique.

Le héros, en effet, ne comprend rien à son destin. Seul, le spectateur de la tragédie peut s'ériger en penseur tragique. Jacques Quéron déclare alors, que "La tragédie promet terreur et pitié, qui naissent du combat entre la liberté et le destin, dont l'issue est la mort ou la folie". Mais cette pensée n'est qu'une première approche du problème, et M. Quéron se demandera s'il ne convient pas de préciser le sens de cette pensée.

Que vient faire ici, la philosophie ? M. Quéron répond : "La fonction de la philosophie est d'éliminer le tragique", mais nous verrons qu'elle y a échoué. Cependant la philosophie peut dévoiler le fondement du tragique.

Cette présentation faite, M. Quéron explore le problème dans trois directions, avant d'aboutir à l'attitude de Nietzsche :

1. Le tragique et la moralité ;
2. Le tragique et la politique ;
3. Le tragique dans la banalité et l'insignifiance de la vie quotidienne.

- 1° Le tragique et la moralité.

Jacques Quéron étudie leurs rapports en analysant la célèbre tragédie de SOPHOCLE, où s'opposent CREON et ANTIGONE, dont le conflit est insoluble et qui sont, à la fois, "innocents et coupables". Cette contradiction, Kant a essayé vainement de la surmonter.

- 2° Tragédie et Politique

Nous voici au cœur du problème qui a préoccupé Hegel, s'interrogeant sur la Révolution française et la Terreur, et, plus près de nous, André Malraux, dans l'Espoir. Hegel, pas plus que Kant, ne réussit à liquider le tragique. "Les révolutions, en effet, se crucifient sur elles-mêmes, mais les hommes les recommencent toujours". Sans doute, pourtant, on se demandera, ici, si la terreur révolutionnaire ne serait pas une réponse à la terreur entretenue longtemps par les classes jusqu'alors privilégiées.

- 3° Tragédie et société moderne

C'est le tragique de l'insignifiance de la vie quotidienne, qu'expriment Ionesco, Kafka, Beckett, Heidegger.

LA VIE

M. Quéron en arrive à sa conclusion : le Tragique ne peut trouver de solution dans la philosophie des concepts, par la dialectique hégélienne. Il faut s'installer dans le Tragique, tel est l'apport décisif de Nietzsche. Le tragique est le jaillissement même de la vie, faite de contraires successifs ou simultanés.

Il y a une joie dans "l'affirmation plurielle et convergente de toutes les valeurs", joie qui laisse loin derrière tout sentiment de culpabilité.

L'homme ne peut être intégré à une totalité rationnelle : il n'y a pas à justifier la Vie.

C'est elle qui est justifiante. Au chameau qui porte les fardeaux, au lion qui veut la puissance, Nietzsche oppose l'enfant qui vit son "Je suis".

Aussi valable soit la critique des aliénations et des mystifications, elle ne suffit pas.

Au-delà de l'espoir et du désespoir dit Nietzsche, il ne faut pas avoir honte de nos illusions (métiers, opinions, amour), il faut les accepter et les vouloir.

P. C.